

L'incontournable paradigme des représentations partagées dans le traitement de la compétence culturelle en français langue étrangère

Henri Boyer

DANS **ÉLA. ÉTUDES DE LINGUISTIQUE APPLIQUÉE** 2001/3 n° 123-124 , PAGES 333 À 340
ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0071-190X

DOI 10.3917/ela.123.0333

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-ela-2001-3-page-333?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/revue-ela-2001-3-page-333?lang=fr).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

L'INCONTOURNABLE PARADIGME DES REPRÉSENTATIONS PARTAGÉES DANS LE TRAITEMENT DE LA COMPÉTENCE CULTURELLE EN FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

Résumé : Cette contribution vise tout d'abord à apprécier, sur la base de propositions faites durant ces vingt dernières années au sein de la didactique des langues-cultures (en particulier celles de R. Galisson) – en gros depuis l'émergence du principe d'authenticité et le recours aux documents bruts en classe de FLE –, l'importance d'une problématique qui a contribué à enrichir de manière décisive l'approche communicative : celle des représentations (ethno-socioculturelles) partagées (traitées parfois sous d'autres appellations : images, attitudes...). Si la démarche interculturelle a parfaitement exploré le statut et le fonctionnement des représentations interculturelles (en particulier sous leur forme la plus répandue, le stéréotype), il convient d'élargir le traitement didactique à ce qui constitue le noyau dur de la compétence culturelle : l'imaginaire collectif et son ensemble diversifié de représentations partagées, qu'elles soient de contenu patrimonial ou qu'elles concernent la socioculture en vigueur. Dans cette perspective, les discours médiatiques de divers types sont autant de ressources documentaires authentiques (donc porteuses d'implicites codés) qui présentent l'avantage pédagogique de se livrer, dans certaines circonstances, à des mises en scène plus ou moins spectaculaires de l'imaginaire ethno-socio-culturel en question.

Pour paraphraser Robert Galisson, je dirai que « depuis que les didacticiens perçoivent la compétence culturelle comme un ingrédient majeur de la compétence communicative », je m'emploie à observer les fonctionnements spécifiques de la dite compétence culturelle à l'œuvre dans les discours sociaux, médiatiques en particulier, sans négliger bien entendu « la culture dans la langue » (Galisson, 1995, p. 59). Du reste, deux des fonctionnements sémantiques chers au même R. Galisson, celui des *mots à charge culturelle partagée* (Galisson, 1987 et 1988) et celui des *palimpsestes verbaux* (Galisson, 1995), permettent une excellente entrée en matière. J'y reviendrai.

Pour l'heure, qu'il me soit permis de rappeler brièvement ¹ que la compétence culturelle me semble constituer le cœur d'une compétence (complexe) de communication, laquelle est également composée d'une compétence référentielle (de type « encyclopédique », à géométrie variable évidemment) et de compétences langagières qui articulent savoirs et savoir-faire de nature verbale (lexicaux, grammaticaux, phonétiques, mais aussi socio-pragmatiques, discursifs-textuels...) et para-verbale (par exemple mimo-gestuels concernant l'oral ou graphiques concernant l'écrit). La compétence culturelle, quant à elle, est constituée d'un ensemble diversifié de *représentations partagées*, qui sont autant d'images du réel collectif, images le plus souvent réductrices et donc déformantes mais indispensables à la communauté, qui fournissent à ses membres autant (ou presque) de prêt-à-connaître/penser/dire qu'il en est besoin pour le confort (tout relatif bien entendu) de leurs actes de communication. Ces représentations – qui, on le sait, tendent par essence au figement, c'est-à-dire en premier lieu au stéréotypage – participent à des *idéologies* (de type religieux, économique, politique...) et sont les constituants de base du noyau dur de la compétence de communication : l'imaginaire communautaire, que j'appelle *imaginaire ethno-socio-culturel* (IESC), et qui concerne non seulement l'identité collective mais aussi les autres constructions identitaires au sein de la société. Enfin, ces mêmes représentations partagées inspirent les *attitudes* des membres de la communauté, attitudes dont on peut considérer qu'elles sont autant d'instructions, d'orientations comportementales (inconscientes pour l'essentiel) qui se traduisent par des *opinions* (dites ou non-dites) et des pratiques (verbales et non-verbales) observables dans les communications au sein de la communauté ².

C'est dire l'enjeu de la connaissance (et du traitement, pour ce qui nous intéresse) des représentations en question. Elle est la clé d'une authentique intelligence des échanges – ordinaires aussi bien que spectaculaires – auxquels se livrent les membres d'une communauté donnée. Intelligence dont peut être totalement ou partiellement exclu tout étranger, fût-il un bon usager de la langue de la communauté, selon le degré de maîtrise de son IESC.

Le schéma reproduit en Annexe 1 tente de rendre compte de la place que tient au sein de la compétence de communication la compétence culturelle et son imaginaire collectif, et de l'*influx représentationnel* de celui-ci en direction des compétences langagières, lexicale en particulier,

1. Les dimensions imparties à ce texte ne m'autorisent pas un exposé des préalables sur lesquels s'appuient mes hypothèses, empruntés pour une large part à la psychologie sociale, à la sociolinguistique et, bien entendu, à la sémiotique. Je renvoie donc à certaines de mes publications (Boyer, 1995 et 1998) et à leurs références bibliographiques.

2. Pour M.-L. Rouquette et P. Rateau (dans *Introduction à l'étude des représentations sociales*, P.U. de Grenoble, 1998, p. 24), « on peut recourir à une architecture simple [...] dans laquelle l'attitude apparaît comme l'instance de cohésion [...] des opinions, et la représentation sociale, en tant que niveau conceptuel génératif, comme l'instance de raison des attitudes ».

ce qu'illustrent parfaitement les *mots à charge culturelle partagée* (CCP) et, sur un mode différent, les *palimpsestes verbaux* dont il a été question plus haut. Ainsi, pour reprendre un exemple proposé par R. Galisson, la CCP de « monter » (cf. « monter à Paris ») est évidemment tributaire d'une représentation hexagonale qui oppose au centre tout puissant (Paris) une périphérie dépendante.

La CCP, dont certains mots sont particulièrement affectés, me semble être la marque de l'influx représentationnel dont il vient d'être question. Le phénomène de plus-value culturelle est du reste permanent, car l'IESC est en constante activité : ainsi, le mot « foulard », à la suite d'un emballement médiatique particulièrement prolixe porté par un complexe de représentations (celles de la laïcité, de l'immigration, de l'islamisme...) ³, s'est vu depuis le début des années quatre-vingt-dix affecté d'une CCP qui fait que désormais, le sémantisme de « foulard » (de par la fréquence de son association avec « islamique » ou « coranique », à partir de « l'affaire des foulards » de Creil à l'automne 1989) n'est plus seulement celui d'une pièce vestimentaire, mais également celui d'un signe d'appartenance religieuse.

En ce qui concerne des énoncés-palimpsestes comme « Paris vaut bien un prix » (publicité de 1987 pour un prix décerné par la RATP) ou « La Palestine vaut bien une messe » (*Libération* du 24 décembre 1999, à propos de la rénovation de Bethléem et de la célébration exceptionnelle de la messe de minuit pour le Noël 99), il est clair qu'ils ne sauraient fonctionner de manière satisfaisante (c'est-à-dire comme des implications de complicité entre un destinataire et des destinataires) que dans le cadre d'un partage, d'une connivence sur le plan de l'IESC, plus spécifiquement concernant une représentation patrimoniale : celle du Roi Henri IV et de sa conversion au catholicisme pour raison d'accession au trône de France. « Paris vaut bien une messe » : on peut dire que cet énoncé mythologique a produit (de longue date) une matrice énonciative : *Paris / X* vaut bien *une messe / Y*, disponible pour des palimpsestes verbaux, comme ceux qui ont été cités (portant soit sur X, soit sur Y).

Bien évidemment, l'IESC n'est pas composé que de représentations de type patrimonial, archéologique pourrait-on dire (à propos de l'histoire largement mythifiée de la communauté). Elle est également intégrée par des représentations qui concernent l'ensemble du vécu communautaire contemporain, plus ou moins investi par l'« air du temps » : la famille, le travail, la sexualité..., c'est-à-dire la socioculture dans son ensemble, représentations nettement moins consensuelles et stables que les représentations de type patrimonial. Cependant des représentations porteuses comme il se doit d'évaluation, donc de normativité (ce qui est convenable/ce qui ne l'est pas, ce qui est beau/ce qui est laid...) et menacées par l'appauvrissement et le figement, le stéréotypage donc : la banlieue,

3. Voir H. Boyer, « Tchador : les mots de « l'affaire » », *MScope* n° 4, 1993.

le petit-bourgeois, le Parigot..., autant de catégorisations qui visent la réduction et la durée.

Par ailleurs, les représentations partagées de type patrimonial, aussi bien que celles concernant la socioculture, partagent deux processus de figement (autres que le stéréotypage, bien que voisins) que j'appelle (faute de mieux) *emblématisation* et *mythification*. Dans les deux cas de figure il y a symbolisation, exemplification (le singulier devient général) : mais alors qu'avec l'emblématisation on reste dans le cadre de la représentativité notoire (Liberté, Égalité, Fraternité ; Nice ; José Bové...), avec la mythification on passe dans l'ordre de la valorisation exceptionnelle, de la sublimation (Jeanne d'Arc ; Jean Moulin...). Du reste les signes distingués par ces deux processus échappent rarement à l'antonomase (« C'est le De Gaulle de notre nouvelle politique culturelle à l'étranger » ; « Roquebrun : un petit Nice en Languedoc »...).

C'est cette culture-là, qui fait toute sa place aux implicites codés, aussi « savante » que « courante » (Galison, 1995) (même si j'ai personnellement choisi de m'intéresser à la dimension « expérientielle ») que l'approche communicative doit/devrait privilégier. L'émergence de la revendication d'authenticité au cours des années soixante-dix, et la généralisation du recours aux documents bruts sont à n'en pas douter les premiers signes tangibles d'une reconsidération didactologique des contenus civilisationnels en FLE (voir à cet égard le texte programmatique de F. Debyser : « Lecture des civilisations », de 1975, repris dans Beacco et Lieutaud 1981 ; cette dernière publication livre par ailleurs un certain nombre de repères et plaide pour un accès à la culture étrangère faisant toute sa place aux représentations partagées et donc à la dimension implicite des documents culturels).

Il me semble qu'un deuxième acte de cette avancée didactologique se produit lors de la rencontre entre l'approche communicative et la démarche interculturelle au cours des années quatre-vingt. Malgré toutes les réserves qui peuvent être avancées (Galison, 1995), il s'agit bien là d'une rencontre théorique et méthodologique fructueuse. Et le mot d'ordre « éduquer la perception interculturelle » (Besse, 1984) correspond bien à toute une série de travaux orientés vers un traitement rigoureux de la compétence culturelle en FLE (par exemple, Zarate, 1986).

On observera cependant que dans la démarche (ou approche) interculturelle, c'est un secteur de cette compétence culturelle, plus précisément de l'IESC, qui fait l'objet d'une attention particulière, à savoir les *représentations interculturelles* (hétéro-représentations) et qui plus est sous la modalité la plus névralgique : le *stéréotype*. Il est clair que ce dernier, qui est un obstacle, de par sa nature, à l'accès satisfaisant de l'apprenant à la culture étrangère, doit être identifié, décrit, traité correctement en vue d'une relativisation et donc d'un dépassement. À cet égard, outre la mise en regard critique des auto- et hétéro-représentations, une prise en compte également critique des fonctionnements endogène et exogène est pédagogiquement nécessaire, comme l'indique le tableau ci-dessous :

A : langue-culture source B : langue-culture cible	auto-représentations / stéréotypes	hétéro-représentations / stéréotypes
représentations /stéréotypes endogènes	A ⇒ A	A ⇒ B
représentations /stéréotypes exogènes	B ⇒ B	B ⇒ A

En bref, la démarche interculturelle, qui se doit de neutraliser l'hypothèque des représentations interculturelles figées, doit également s'ouvrir à une perspective pluridisciplinaire semblable à celle qui est visée par la configuration de la compétence culturelle proposée ici. Le traitement de cette composante de la compétence de communication – dont on aura compris que pour moi et, à n'en pas douter, pour Robert Galisson, elle donne à cette dernière toute sa pertinence didactologique – peut être conçu sous diverses modalités pédagogiques concrètes. Cependant, il faut reconnaître que les contenus visés ici relèvent normalement de l'acquisition, même s'ils doivent être pris en charge par un enseignement-apprentissage plus ou moins étroitement captif. Il y a là un paradoxe qui contribue efficacement à la complexité de la problématique de l'accès à la culture étrangère tel que je l'envisage.

On peut concevoir le traitement en question comme une exposition systématique aux supports discursifs pertinents, assortie d'une réflexion collective guidée sur leurs contenus représentationnels. Et je persiste à penser que les discours médiatiques, qu'ils soient de type informatif-explicatif ou de type publicitaire, conviennent parfaitement au traitement envisagé. En particulier lorsqu'ils mettent en scène, et même célèbrent avec emphase (lors de grands événements communautaires, par exemple), l'imaginaire collectif. Ils donnent alors aux représentations partagées une visibilité maximale, et permettent ainsi un accès plus aisé, pour l'apprenant étranger, à ces mêmes représentations ; qu'il s'agisse de *thématiser* le vécu communautaire selon certaines entrées accrocheuses conformes à la « rhétorique d'époque »⁴ (« La mal-bouffe », « Les nouvelles familles »...), de *catégoriser* lieux, acteurs, faits et gestes à l'aide de désignations plus ou moins remarquables (« Le bourgeois devenu SDF », « Les cités de la peur »...), ou encore de *distinguer* par la symbolisation (emblèmes, mythes) et la sémiotisation (énoncés lexicalisés) dont il a été question.

Le tableau de l'Annexe 2 propose, pour clôturer ce texte, un certain nombre de repères concernant ces variations médiatiques sur les représentations partagées, toujours (ou presque) associées à du référentiel (données présentées comme objectives), en mettant en regard les figures de mises en scène/célébration retenues comme particulièrement perti-

4. R. Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

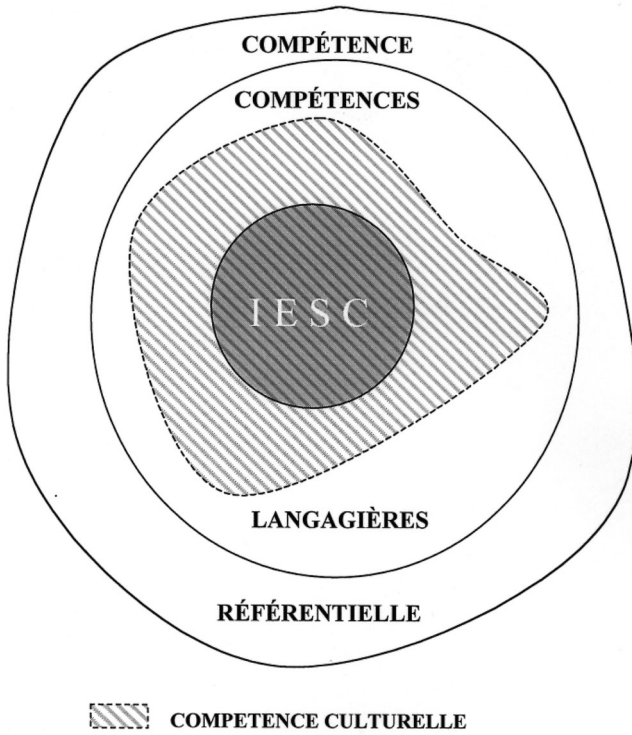
nentes pour notre propos et les types de documents médiatiques impliqués (suivis d'exemples empruntés à l'écrit et à l'audiovisuel.). Ces fonctionnements des discours médiatiques sont particulièrement pertinents pour un traitement (pédagogiquement) productif de la compétence culturelle en FLE, en association, bien évidemment avec d'autres supports et d'autres visées, non évoqués ici, à condition de faire la part des données présentées comme objectives (chiffres, tableaux, cartes... à l'appui), et du contenu purement représentationnel (implicite et explicite) avancé.

Henri BOYER
Université Montpellier-III

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BEACCO J.-C., LIEUTAUD S. 1981. *Mœurs et mythes. Lecture des civilisations et documents authentiques écrits*. Paris, Hachette.
- BESSE H. 1984. « Éduquer la perception interculturelle », *Le Français dans le monde*, n° 188.
- BOYER H. 1989. « Petit écran et représentations collectives », *Le Français dans le monde*, n° 222.
- . 1995. « De la compétence ethno-socio-culturelle », *Le français dans le monde*, n° 272.
- . 1998. « L'imaginaire ethno-socio-culturel collectif et ses représentations partagées. Un essai de modélisation », *Travaux de didactique du français langue étrangère*, n° 39.
- ., PENDANX M. 1985. « Les Français parlent aux Français. Un itinéraire pour l'acquisition d'une maîtrise de francité », *Travaux de didactique du français langue étrangère*, n° 13.
- ., BUTZBACH M., PENDANX M. 1990. *Nouvelle introduction à la didactique du français langue étrangère*. Paris, CLE International.
- GALISSON R. 1987. « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à CCP », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 67.
- . 1988. « Culture et lexiculture partagées : les mots comme lieux d'observation des faits culturels », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 69.
- . 1995a. « Les palimpsestes verbaux : des révélateurs culturels remarquables, mais peu remarquables... », *Les Cahiers de l'ASDIFLE*, n° 6.
- . 1995b. « En matière de culture le ticket AC-DI a-t-il un avenir ? », *Études de Linguistique Appliquée*, n° 100.
- ZARATE C. 1986. *Enseigner une culture étrangère*. Paris, Hachette.

ANNEXE 1



ANNEXE 2 MISES EN DISCOURS/SCÈNE MÉDIATIQUES DE L'IESC

FIGURES DE LA MISE EN DISCOURS MÉDIATIQUE	TYPES DE DOCUMENTS MÉDIATIQUES (AVEC QUELQUES EXEMPLES)
<p style="text-align: center;"><i>THEMATISATION</i></p> <p>le vécu communautaire (plus ou moins investi par <i>l'air du temps</i>) décliné par thèmes ou « entrées » en socioculture</p>	<p>Dossiers/enquêtes-reportages (avec éventuellement sondage d'opinion) proposés très régulièrement par la presse écrite quotidienne, hebdomadaire..., et annoncés souvent à la une/ en couverture</p> <p>Ex : à la une de <i>Libération</i> du 2 nov. 1998, photo à l'appui : « Villes : les nouveaux visages de la violence » (quatre pages inférieures avec illustrations photographiques) ; <i>L'Expansion</i> (fév. 1989), en couverture : « Sondage : les Français et l'argent/Les jeunes deviennent capitalistes »</p> <p>« Magazines » télévisuels de type débat, ou mixtes : plateau-reportages (avec éventuellement sondage d'opinion)</p> <p>Ex : <i>La Marche du Siècle</i> (FR3, janv. 2000) : « De nouveaux comportements sexuels des Français »</p> <p>Également : documentaires de télévision, spots publicitaires...</p>
<p style="text-align: center;"><i>IDENTIFICATION-CATEGORISATION</i></p> <p>lieux, acteurs, faits et gestes communaires élevés au rang de <i>cas</i>, de <i>types</i> par les identifications-désignations médiatiques</p>	<p>Tirage du/des sujet(s) à la une des quotidiens, en couverture des hebdomadaires... (et son/leur développement)</p> <p>Ex : <i>France-Soir</i> du 28 fév. 1998, cinq colonnes à la une : « La campagne chez les Parisiens » (à propos de l'ouverture du Salon de l'Agriculture annuel) ; à la une de <i>Libération</i> du 28 juin 1999 : « Création de 50 « centres de placement »/ Jospin enferme les « sauvages » » (à propos d'un plan gouvernemental de lutte contre la délinquance des mineurs) ; en couverture de <i>Marianne</i> (sept. 2000) : « Les ringards »</p> <p>Emissions télévisuelles de reportages</p> <p>Ex : Envoyé spécial (FR2, mai 1993) : « Les Beurrettes »</p> <p>Également : « sujets » sur lesquels ouvrent les Journaux Télévisés et/ou auxquels ils choisissent de consacrer plusieurs minutes ; dessins humoristiques ; reportages photographiques ; spots publicitaires</p>
<p style="text-align: center;"><i>DISTINCTION</i></p> <p>SYMBOLISATION/SEMOTISATION</p> <p>proclamation de <i>notoriété</i> et d'<i>exemplarité</i></p> <p style="text-align: center;"><i>EMBLÉMATISATION</i> <i>/MYTHIFICATION</i></p> <p style="text-align: center;"><i>LEXÉMATISATION</i></p> <p>(figement sémiotique et défigement médiatique)</p>	<p>EMBLÉMATISATION, MYTHIFICATION</p> <p>Le plus souvent à l'occasion d'« événements nationaux » : artistiques, politiques, sportifs... ou à propos de « grandes causes nationales » :</p> <p>Dossiers, pages spéciales, voire numéros spéciaux de la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle</p> <p>Emissions spéciales de la télévision ; numéros spéciaux d'émissions de magazines de télévision</p> <p>Ex : « emblématisation » : <i>But !</i> n° spécial (2001), « Zinédine Zidane une légende » ; <i>Ce qui fait débat</i> (FR3, avril 2001) : « Les nouveaux rois du monde, Bové/Messier » (rencontre entre Jean-Marie Messier, patron de Vivendi Universal et José Bové, porte-parole de la Confédération paysanne)</p> <p>Ex. : « mythification » : <i>Le Nouvel Observateur</i> (oct 1989), dossier annoncé en couverture : « Résistance/Les secrets de Jean Moulin » ; <i>Aujourd'hui</i> (27 oct. 1999) ; pages spéciales annoncées par un gros titre à la une (photo du film de L. Besson à l'appui) : « Le mystère Jeanne d'Arc » ; « Nos ancêtres les Gaulois » : <i>divertissement historique</i> proposé par FR2 (janv.2001) ; <i>Bouillon de culture</i> (FR2, nov. 1998) consacré entièrement à Jean Moulin</p> <p>LEXÉMATISATION</p> <p>Tirage de la presse écrite en général et de certains organes tout spécialement (ex : <i>Le Canard enchaîné</i>, <i>Libération</i>), en particulier (mais non exclusivement) à la une/en couverture</p> <p>Ex : « Touche pas à ma grammaire » (chronique de B. Poinot-Delpech dans <i>Le Monde</i> du 31 mai 2000) ; « Touche pas à ma retraite », gros titre à la une de <i>France-Soir</i> du 25 janv. 2001 (avec photo de manifestation à l'appui) ; « La vie en bleu », titre à la une de <i>Libération</i> du 13 juillet 1998, accompagnant une photo du capitaine de l'équipe de France de football, vainqueur de la Coupe du Monde ; « Le Sénat refuse la parité hommes-femmes/Pas de meufs avec du vieux ! » (<i>Le Canard enchaîné</i>, 3 fév. 1999)</p> <p>Slogans publicitaires</p> <p>Ex : « Marchons, marchons, qu'un son très pur abreuve nos sillons » (page de publicité pour un nouveau lecteur laser portatif)</p>